

**Éléments d'un discours nostalgique anglo-montréalais.
L'exemple de l'oeuvre de William Weintraub**
**The Construction of an Anglo-Montrealer's Nostalgic Discourse.
The Works of William Weintraub**

Mark Lajoie and Kathryn Allen

Volume 5, Number 1, 2002

Le dit et le non-dit de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000664ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000664ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lajoie, M. & Allen, K. (2002). Éléments d'un discours nostalgique anglo-montréalais. L'exemple de l'oeuvre de William Weintraub. *Globe*, 5(1), 53–63. <https://doi.org/10.7202/1000664ar>

Article abstract

The taking into account of the cultural and social minoritization of Quebec's anglophones since the 1960s has provoked a set of collective responses among Montreal's anglophone communities, specifically among those that lived in Quebec prior to the movement towards francization. Since the 1980 referendum, a discourse of civic identity has emerged among this group built around a series of historical and cultural narratives that are deeply nostalgic in tone. The constitutive elements of this discourse are sketched out and examined through an analysis of the works of William Weintraub. This discourse is then examined in terms of its interpellative properties, its intended interlocutors, and its relationship to discourses of Quebec collective identity.

Éléments d'un discours nostalgique anglo-montréalais. L'exemple de l'œuvre de William Weintraub

Mark Lajoie et Kathryn Allen
Université Concordia

Résumé – La prise en charge de la minorisation culturelle et sociale des anglophones au Québec depuis les années 60 a provoqué diverses réponses collectives parmi les communautés anglophones à Montréal, en particulier parmi celles qui ont vécu au Québec avant l'institution des politiques de francisation. Depuis le référendum de 1980, un discours d'identité civique fondé sur une série de récits historiques et culturels teintés de nostalgie a émergé parmi ce groupe. Cet article esquisse et examine les éléments constitutifs de ce discours grâce à une analyse des œuvres de William Weintraub ; puis ce même discours est examiné dans la triple perspective de ses mécanismes interpellateurs, de ses interlocuteurs, et de sa relation avec les discours collectifs sur l'identité québécoise.

*The Construction of an Anglo-Montrealer's Nostalgic Discourse.
The Works of William Weintraub*

Abstract – *The taking into account of the cultural and social minoritization of Quebec's anglophones since the 1960s has provoked a set of collective responses among Montreal's anglophone communities, specifically among those that lived in Quebec prior to the movement towards francization. Since the 1980 referendum, a discourse of civic identity has emerged among this group built around a series of historical and cultural narratives that are deeply nostalgic in tone. The constitutive elements of this discourse are sketched out and examined through an analysis of the works of William Weintraub. This discourse is then examined in terms of its interpellative properties, its intended interlocutors, and its relationship to discourses of Quebec collective identity.*

Les Québécois francophones ont pris conscience de leur position majoritaire à la faveur des transformations socio-culturelles et économiques des années 1960 et 1970, notamment par des changements dans les

Mark Lajoie et Kathryn Allen, «Éléments d'un discours nostalgique anglo-montréalais. L'exemple de l'œuvre de William Weintraub», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° 1, 2002.

représentations de la vie urbaine qui constituaient la culture civique montréalaise. Ces représentations avaient pour objectif de reconnaître la présence d'une culture civique francophone, qui était auparavant discrète. Inversement, au cours de cette même période, le devenir majoritaire des Québécois francophones a entraîné le devenir minoritaire de la population urbaine anglophone. Selon Martha Radice,

It is clear that since the 1960s, their «proprietary» relationship to Montréal has dramatically changed. Anglo-Celtic Anglo-Montrealers, as a social group, have undergone a particular transformation over the last forty years : a drop in status from « dominant minority » to mere minority¹.

Pour ceux-ci, la minorisation était particulièrement évidente à Montréal, où les élites anglophones avaient jusqu'alors exercé une influence disproportionnée sur la culture civique.

Les vingt dernières années ont vu l'émergence d'un discours identitaire anglo-montréalais qui s'adresse à cette collectivité socio-culturelle. Ce discours jouit d'une grande diffusion parmi les institutions culturelles anglaises à Montréal, notamment dans les pages du quotidien montréalais *The Gazette* qui, par son slogan « *the English language daily* », se présente comme le défenseur de la communauté anglo-montréalaise. On en retrouve aussi une forme plus radicale dans les positions d'Alliance Québec, dans les romans et essais de Mordecai Richler, ainsi que dans la comédie *Crescent Street* de Bowser and Blue dont la popularité parmi les Anglo-Montréalais est un peu déconcertante pour les nouveaux arrivants. Finalement, la bande dessinée *Angloman*, les journaux artistiques *Mirror* et *Hour*, et les reportages à la radio et à la télévision anglaises offrent une version plus sobre de ce discours.

Notre intention est de décrire les éléments de base de ce discours anglo-montréalais nostalgique, la manière dont il encadre la participation actuelle des anglophones dans la culture civique, et sa façon d'intégrer

1. Martha Radice, *Feeling Comfortable : The Urban Experience of Anglo-Montrealers*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 4.

LE RÉCIT NOSTALGIQUE ANGLO-MONTRÉALAIS

les éléments spatiaux dans son cadre narratif afin d'appropriier l'espace urbain. L'auteur et documentariste William Weintraub a compté parmi les ambassadeurs les plus éloquents de ce discours pendant les années 1990. Il a signé plusieurs articles pour le journal *The Gazette*, un ouvrage d'histoire populaire intitulé *City Unique*, sur la culture urbaine montréalaise des années 1940 et 1950 et réalisé plusieurs films documentaires, dont *The Rise and Fall of English Montréal*, qui porte sur la condition contemporaine des Anglo-Montréalais. Il a aussi publié deux romans, intitulés *Why Rock the Boat?* et *The Underdogs*. Ce dernier texte, une comédie d'anticipation qui se déroule dans un ghetto anglophone vingt ans après la déclaration de la souveraineté du Québec, a ensuite été adapté au théâtre pour le Festival juste pour rire en 1998. Entre un passé revisité et un futur fantastique, l'œuvre présente non seulement la progressive minorisation des Anglo-Montréalais, mais analyse également avec humour la collectivité anglo-montréalaise et offre un commentaire sur la culture civique actuelle.

Ces œuvres sont destinées à un auditoire et à un lectorat populaires, ce qui suggère les questions suivantes : pour Weintraub, qui sont les Anglo-Montréalais, comment sont-ils dépeints comme collectivité sociale à travers un récit, et pourquoi la nostalgie est-elle, selon lui, une composante centrale de leur identité civique et collective ? Dans la présente étude, les œuvres de Weintraub sont vues comme l'expression exemplaire du processus de construction d'un récit identitaire anglo-montréalais, parce qu'elles incorporent les récits personnels pour exprimer leur apport à la situation actuelle des anglophones à Montréal.

Il nous faut avant toute chose esquisser le portrait de la collectivité en question : qui sont les Anglo-Montréalais ? Radice indique que, dans l'usage quotidien, il y a un « glissement sémantique » entre deux sens de ce terme. D'une part, celui-ci désigne tous les Montréalais dont l'anglais est la langue maternelle. Cette première définition de la collectivité est ouverte ; toutefois, l'appellation a également un sens plus restreint. En effet, toujours selon Radice, elle peut aussi parfois désigner la population anglophone de Montréal d'origine anglo-celtique. À cette collectivité se sont ajoutés des anglophones de diverses origines ethniques ; historiquement les Juifs, puis les Italiens et récemment plusieurs autres qui

peuvent aussi se dire Anglo-Montréalais. Comme l'indique Radice, les Montréalais anglophones d'autres origines ethniques et les nouveaux arrivants anglophones ne partagent pas « *the same story of domination and dethronement*² » que les Anglo-Montréalais.

Collectivités et récits

Les collectivités génèrent non seulement les récits personnels de leurs membres, mais aussi des récits qui tentent d'intégrer les histoires personnelles à un cadre élargi et qui aspirent à une signification collective. Nous appellerons ces derniers « récits encadrants », afin de marquer la différence entre ceux-ci et la notion du récit commun proposée par Micheline Cambron³. Ces récits ont pour caractéristique principale de n'être jamais clairement hégémoniques. Ils sont disponibles dans un contexte socio-discursif et, tant qu'ils sont disponibles, ils se présentent comme des méta-récits qui donnent un sens plus large aux récits personnels. Leur valeur sur le plan collectif repose sur la manière dont ils tissent un lien entre divers éléments narratifs des récits personnels hétérogènes circulant dans une collectivité par un acte d'interprétation immanent dans la production du méta-récit. Autrement dit, les récits encadrants ajoutent une plus-value narrative aux récits personnels parce qu'ils élargissent le cadre interprétatif dans lequel se situent les premiers. Les récits personnels agissent comme sources narratives pour la construction des récits encadrants. À l'inverse, les récits encadrants agissent comme structure narrative pour la construction des récits personnels.

Il faut d'abord considérer ce mouvement d'aller-retour entre les discours personnels qui circulent dans une collectivité sociale et les récits encadrants qui les incorporent dans un méta-récit collectif. En tenant compte de ce double mouvement, les récits personnels fournissent les éléments narratifs nécessaires à la construction d'un récit encadrant. Inversement, les récits encadrants ont un effet sur le plan narratif

2. *Ibid.*

3. Micheline Cambron, *Une société, un récit : discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, l'Hexagone, 1989.

LE RÉCIT NOSTALGIQUE ANGLO-MONTRÉALAIS

quotidien d'une collectivité, lequel provient de leur capacité à offrir un modèle pour concevoir les lieux et les expériences communs, et pour les reconnaître comme éléments propres aux collectivités.

Le récit commun anglo-montréalais est un récit encadrant que l'on doit concevoir comme un mécanisme producteur de sens commun chez les anglophones montréalais à travers leurs expériences et récits personnels. Mais c'est aussi un moyen de poser la collectivité anglo-montréalaise par rapport à la culture civique montréalaise. Ce récit encadrant comporte trois éléments centraux : d'abord, la menace collective posée par les politiques de francisation et la marginalité sociale ; deuxièmement, l'exode anglo-montréalais ; et finalement, la notion de perte de la ville. Tous ces éléments renvoient à la position des anglophones montréalais antérieure à la Révolution tranquille, période où ils formaient l'élite culturelle de la ville et où Montréal était le centre culturel du Canada.

La « menace nationaliste »

La « menace » quotidienne que représentent pour les Anglo-Montréalais les politiques linguistiques et culturelles des élites francophones constitue l'un des éléments centraux de ce récit encadrant. Dans l'œuvre de Weintraub, cela prend la forme historique de la xénophobie, incarnée durant la période d'après-guerre par Maurice Duplessis et Lionel Groulx.

Pourtant, selon ce discours, la situation contemporaine est pire pour les anglophones. En effet, les élites conservatrices de la période d'après-guerre s'intéressaient uniquement aux francophones, et l'Église catholique était le seul moyen de contrôle social. Par contre, depuis les années 1960, les élites franco-québécoises ont inclus le Québec entier dans leurs politiques et ont pris en charge l'État, ce qui leur permet d'exercer leur pouvoir tant sur les francophones que sur les anglophones et les allophones.

Pour Weintraub et ceux qu'il a interrogés dans *The Rise and Fall of English Montreal*, les politiques linguistiques constituent une menace

directe à l'existence des anglophones à Montréal. Cette notion de menace s'accompagne, remarquons-le, d'une prise de position idéologique implicite : à travers l'histoire qu'il trace dans ce film comme dans ses deux romans, Weintraub établit une distinction entre l'élite politique nationaliste et le peuple. Selon le récit qu'il construit, le peuple francophone est tolérant, entretient de bonnes relations avec les Anglo-Montréalais et souhaite l'établissement d'une situation de tolérance linguistique et culturelle. C'est l'intolérance idéologique de l'élite qui est menaçante. L'élite, en effet, ne semble voir aucune différence entre le nationalisme conservateur de la Grande Noirceur et le néo-nationalisme qui s'est développé depuis les années 1960. « *When Montréal finally got its subway* », écrit Weintraub, « *one of its most important stations was named Lionel Groulx. For Montrealers, seeing his name on the station would be a daily reminder of the historic affinities between nationalism and its cousins – racism, xenophobia, and contempt for democracy*⁴ ». À propos du dévoilement de la statue de Duplessis par René Lévesque à Québec en 1977, Weintraub écrit : « *Although his party did not share Duplessis's economic and social policies, Duplessis's xenophobia was a quality that could always warm the heart of a separatist*⁵ ». Selon Weintraub, le peuple franco-québécois est dupé par ses propres élites politiques et sociales, et ces dernières sont la source d'un conflit entre groupes linguistiques qui n'existerait pas entre gens ordinaires.

Dans *The Underdogs*, Mario, un activiste politique, explique à Richard, un jeune anglophone un peu naïf : « *It was never about language, never about culture. It was about power. Strictly about power. It was about the elite, up in Outremont, wanting to be real big shots. ... That's all nationalism ever is... Le flag sur le hood. It's to make the big boys feel bigger.* » Et plus tard : « *Did you ever stop to think what "collective rights" really means. It means the right to do exactly what your leaders tell you is good for you.* » Dans cette comédie sociale et politique, un tel discours, prononcé par un acteur social engagé devant un jeune homme naïf, se présente comme la révélation d'une vérité sociale en démasquant

4. William Weintraub, *City Unique : Montreal Days and Nights in the 1940s and 1950s*, McClelland & Stewart Inc., Toronto, 1996, p. 266.

5. *Ibid.*, p. 286.

la logique cynique de la politique nationale. Cette prise de position « critique », en établissant un lien direct entre le nationalisme et les intérêts d'une élite politique, affirme aussi l'existence d'une division nette, trop nette, entre cette élite et la volonté nationale populaire. Le nationalisme québécois est en effet présenté comme une politique imposée par le pouvoir, du haut vers le bas, et non selon les termes d'une dialectique sociale entre le pouvoir politique et la société.

L'exode

Lié à cette menace collective, le thème de l'exode anglophone est aussi fréquemment repris par les récits communs et personnels des Anglo-Montréalais. Selon Weintraub, le phénomène des déménagements vers l'Ontario et les États-Unis représente l'une des plus grandes migrations nord-américaines et est attribuable à l'environnement hostile créé par le nationalisme québécois. *The Rise and Fall of English Montreal* s'ouvre sur des images de gens en train de déménager. « *They're moving away* », explique Weintraub en *voix off*, « *moving away from Montreal, away from Quebec, away from the tension between English and French* ».

Mais cet exode provoque aussi l'affaiblissement du Montréal anglais, ainsi que sa marginalisation de la culture civique et de la société québécoise en général. Si le mouvement d'immigration a atteint son plus fort niveau autour du référendum de 1980, il perdure toujours et s'explique, selon l'auteur, par l'hostilité opprimante des francophones et des élites québécoises. L'explication ainsi offerte va bien sûr de pair avec l'affirmation d'une élite nationaliste hostile qui, grâce à l'apathie d'une population francophone, a construit un Montréal inhospitalier pour les Anglo-Montréalais.

L'interprétation des sources de cet exode a donné naissance à un vif débat, organisé, de façon générale, autour de l'échange suivant :

(1) Un grand nombre d'Anglo-Montréalais a fui la ville durant les années entourant le référendum de 1980 parce qu'ils craignaient les politiques d'un gouvernement pro-indépendantiste.

Réplique : la migration des anglophones au cours des années 1970 et 1980 a avant tout été causée par la crise qui a touché toutes les économies du monde industriel.

(2) Si la situation économique est l'unique responsable de la migration durant cette période, pourquoi les anglophones ont-ils quitté le Québec en plus grande proportion que les francophones ?

Réplique : cette migration d'abord économique est reliée aux possibilités de trouver un emploi. Les anglophones ont beaucoup plus de chances de trouver un emploi en Ontario (à Toronto) ou aux États-Unis que les francophones.

Ce dernier argument touche l'aspect linguistique des migrations anglophones de Montréal ; la langue est toutefois un facteur socio-économique, non pas idéologique. Si les anglophones quittent Montréal en grand nombre, il ne s'agit pas d'un exode au sens biblique, comme il est présenté dans le cadre du discours nostalgique anglo-montréalais, mais d'une migration *économique* pure et simple.

La perte de la ville

La perte de la ville est une manière de concevoir la prise en charge de la vie urbaine et de la culture civique montréalaise par les francophones. Plus précisément, la réappropriation socio-culturelle de la ville par les Franco-Québécois défie le pouvoir qu'exerçaient les élites anglophones sur la culture civique à Montréal malgré la majorité démographique francophone. Les différences de pouvoir sont toujours relatives, mais dans le contexte du Montréal d'après-guerre, il est évident que les anglophones, en tant que groupe, contrôlaient des ressources et des institutions économiques, politiques, sociales et culturelles qui leur assuraient un pouvoir disproportionné. Même si les anglophones de la classe ouvrière n'avaient pas accès à ces ressources, la langue qu'ils partageaient avec les élites leur permettait une participation à la culture civique.

L'idée de la perte de la ville est très présente dans plusieurs textes anglo-montréalais. La francisation s'opère sur plusieurs plans à la fois : la langue française est omniprésente non seulement lors de la désignation

LE RÉCIT NOSTALGIQUE ANGLO-MONTRÉALAIS

des monuments publics et des rues importantes, mais aussi dans une gamme d'opérations littéraires, cinématographiques, etc., qui proposent une vision englobante de la ville pour les Québécois francophones. Il s'agit là d'une affirmation du caractère français de Montréal contre les images, les récits et les discours des Anglo-Montréalais.

Cette « perte de la ville » a une double dimension : si Montréal a, par sa francisation, glissé hors des mains d'une élite anglophone, la fortune de cette élite a aussi décliné. Celle-ci prend en outre conscience de son statut de minorité, tout en regrettant une ville désormais disparue. En effet, la ville de Montréal, en déclin économique, social et culturel depuis les années 1960, se serait perdue en devenant française. Montréal aurait cessé d'être la métropole cosmopolite excitante pour devenir une ville nord-américaine de deuxième ou de troisième ordre. Cette « reconquête » de Montréal par les Franco-Québécois est donc généralement perçue comme la *cause* du déclin de la ville de Montréal.

Quant au déclin que Weintraub dit spécifique à la culture civique anglophone de Montréal, il est certainement lié, dans un contexte global et quoiqu'en dise l'écrivain, à un déclin de la culture civique en général et affecte tous les habitants de Montréal. Un exemple flagrant est l'utilisation que fait Weintraub, dans *The Rise and Fall of English Montreal*, d'images du Théâtre York, sur la rue Sainte-Catherine, en tant que preuve du déclin culturel de Montréal, un choix qui semble toutefois ignorer la disparition d'une multitude de théâtres à cause du magnétoscope et des mégaplex. Il est difficile d'ignorer le pouvoir qu'ont possédé et que possèdent encore les Montréalais anglophones. Ceci explique peut-être les nombreuses initiatives de la communauté pour conserver les sites existants de même que le fait que la gloire de l'après-guerre soit encore très présente dans la mémoire collective.

Ce sens de la perte trouve enfin un support concret dans les transformations de l'espace physique de la ville : la destruction des monuments de la grandeur anglo-montréalaise d'autrefois, comme la maison Van Horne, ou le changement de nom du boulevard Dorchester, désormais le boulevard René-Lévesque (sauf à Westmount), ont un effet négatif sur le lien entre l'identitaire collectif et la ville.

Cette perte de la ville est alors définie à travers un discours nostalgique où la gloire de l'après-guerre s'oppose au déclin urbain actuel. Le Montréal de l'après-guerre est très important pour les anglophones montréalais, parce qu'il représente à la fois un moment de prospérité civique et un moment où Montréal se présentait comme la capitale de la culture au Canada. Ce caractère cosmopolite de Montréal est célébré dans *City Unique* de Weintraub, à travers le Montréal populaire des années 1940 et 1950, ses clubs, ses événements à grand déploiement, ses figures importantes, sa richesse. Dans ce texte, Weintraub dépeint aussi la pauvreté significative d'une grande partie de la population, francophone et anglophone, de même que les politiques oppressantes de Duplessis et le conservatisme de l'Église catholique. Son projet est de dépeindre un Montréal riche à l'époque de la pré-Révolution tranquille. Par exemple, dans l'adaptation théâtrale de *The Underdogs*, quand une sirène sonne dans le quartier Saint-Henri, le vénérable M. Epstein dit : « *sounds like down on Wellington street* ». Voyant que Richard ne semble pas connaître cette rue, Epstein se corrige lui-même : « *Sorry. Boulevard Bernard-Landry* ». Il s'agirait en fait, pour lui, d'un Montréal où le double sens de la perte est présent : la ville, d'une part, aurait perdu des traces de son identité anglophone, et d'autre part, elle aurait été réduite au rang de métropole d'une république du tiers-monde.

Conclusion

À qui s'adresse ce discours ? D'abord aux anglophones montréalais eux-mêmes, qui ont, pour utiliser l'expression de Radice, encore en mémoire l'expérience de la domination et de la perte du pouvoir. Mais il s'adresse aussi au reste du Montréal anglais, à ceux qui n'ont pas la même expérience. Ce groupe est composé des nouveaux arrivants anglophones, comme les immigrants anglo-canadiens, mais aussi des immigrants d'ailleurs, en plus des anglophones non anglo-celtiques et des néo-Québécois allophones qui ont été assimilés à la communauté linguistique anglophone. Ces derniers ont, selon ce discours, un destin commun avec le Montréal anglais. À l'extérieur de Montréal, ce discours s'adresse au Canada anglais, d'une part pour rappeler l'existence d'une communauté anglo-montréalaise et ainsi contredire l'idée que Montréal

LE RÉCIT NOSTALGIQUE ANGLO-MONTRÉALAIS

est une ville entièrement francophone, et, d'autre part, pour faire reconnaître la contribution des Anglo-Montréalais à la culture civique de Toronto, le nouveau centre culturel canadien. « *Don't forget* », dit Mario dans *The Underdogs*, « *we're the Forgotten People. In Toronto they don't know there's any English-speaking people here. They never really knew. They think all of Quebec is all French...* »

L'identitaire collectif articulé par les anglophones de Montréal a servi, et sert encore, à formuler une réponse à leur marginalisation. De plus, l'importance du passé dans la construction d'une identité anglophone facilite l'intégration des nouveaux arrivants anglophones. Le récit construit autour des Anglo-Montréalais crée un terrain séduisant pour les nouveaux arrivants anglophones et allophones, c'est-à-dire celui d'une identité civique et collective « prêt-à-porter », c'est-à-dire actuelle, disponible et facile. Toutefois, cette manière de dire le Montréal de langue anglaise n'est pas hégémonique : il existe d'autres discours et récits identitaires chez les anglophones de Montréal, même si des éléments du discours de souche anglo-montréalais exercent une influence sur l'encadrement du dit de la ville et un pouvoir d'interpellation. L'espace du non-dit du Montréal anglais affirme ainsi la possibilité que ce lieu discursif et narratif serve de source de nouvelles articulations collectives de la culture civique montréalaise, et des formes renouvelées d'appartenance à la vie collective québécoise.